

## AIDE

« Vous avez besoin d'aide ?

- De quelqu'un qui me tue. »

À cette réponse, je m'arrête. Elle est plus accroupie qu'assise par terre sur le bord du sentier. Sa position contractée, comme si elle souffrait de l'estomac, a tiré de moi l'offre d'une aide. Et puis en montagne ça se fait. Et puis elle est attirante, mais ça je l'ai vu à sa réponse quand elle lève vers moi un visage de mariée laissée sur l'autel. Je m'arrête, mon sac à dos léger d'une journée en balade sur les sommets sans corde ni ferraille d'escalade ne pèse pas lourd. Je ne m'approche pas encore, je me retourne et je répète : « De quelqu'un qui vous tue. De quelqu'un qui vous aime, c'est pareil ? » Une femme qui répond drôle et amère a besoin d'un impudent.

« Non, de quelqu'un qui me tue. Un assassin ça se trouve, un homme non. » Cela s'adresse au genre masculin et à moi qui suis le seul dans les parages. « Je suis un assassin. J'ai avec moi un bon couteau, si vous voulez nous mettons dans un coin et je vous égorge. »

Ses yeux passent de mon visage à mes mains en quête d'une confirmation.

« Gratis ?

- Oui.

- Généreux.

- Nous sommes en montagne, il y a plus de solidarité que dans la vallée. »

Finalement, elle souffle dans un sourire et puis en larmes.

J'enlève mon sac à dos, je m'assieds par terre un mètre plus loin, je respire très fort, de façon équivoque, entre la compassion et la contrariété.

Elle s'arrête, dit merci.

« De quoi ?

- De n'avoir rien dit, rien demandé.

- Venez en montagne avec moi, tout ça passera.

- Pas si vite », dit-elle pour faire comprendre que je deviens trop familier. Je fais semblant de comprendre de travers. « C'est garanti : tout ça passera vraiment aussi vite. » Elle me regarde, les sourcils furibonds. Alors j'insiste : « Demain vous serez si pleine d'Alpes dans les os, de la tête aux pieds, que vous dormirez en paix de tout votre corps, cœur compris. » Elle ne réagit pas. Je lui dis mon prénom. Elle réagit : « Une imprudence pour un assassin.

- Si c'est le mien, oui. » Je ne lui donne pas de temps et je conclus : « Je suis au refuge du col de Duran, demain à sept heures je pars faire le tour des sommets de la Moiazza. Si vous ne trouvez personne avant, moi je vous aiderai. » Je me lève, je mets mon sac sur mon dos et je continue.

Au refuge de San Sebastiano, je me débarrasse de ma fatigue sous une douche à pompe. Je passe ma chemise en laine à carreaux blancs et bleus. Je l'ai achetée après avoir lu un récit où elle était importante. En montagne, je porte toujours celle-là. Je l'ai trouvée dans un livre, elle est chaude et littéraire. Elle me rend présentable pour le dîner.

À sept heures du soir vient l'heure muette pour les montagnes, on va à table. Dehors le vent éparpille les nuages, par la fenêtre j'en regarde un qui n'arrive pas à enjamber le

sommet et s'y écrase, se démaillotant, en l'emmaillotant. Ils devraient faire comme les bulles de savon qui éclatent au contact. En revanche, ils font de l'ouate. Je suis à une table près de la vitre, ainsi ai-je de quoi regarder au-dehors plutôt que dans la salle. Je suis seul, en montagne c'est bien, au cinéma aussi. Je ne m'aperçois donc pas qu'elle est entrée et qu'elle parle avec le gérant. Elle a pris un lit dans la chambrée et mangera avec moi si elle ne me dérange pas. Elle me le dit après s'être assise.

Les vitres font du vacarme quand elles prennent les premières gouttes qui battent sur du sec, puis elles se mouillent et font moins de bruit et de résistance. Je voudrais le lui dire, soudain je suis gai comme une vitre à peine mouillée. Ce n'est pas le moment, je l'ai vu cracher ses sanglots à un mètre d'un inconnu, il ne manquerait plus que je lui fasse fête.

« Ça passera vite ? demande-t-elle, pour dire quelque chose.

- Avant le coucher du soleil. »

Elle se renseigne sur le trajet. C'est un massacre d'énergies, lui dis-je, puis je redeviens sérieux et je m'informe sur son équipement. Il lui manque un casque et un baudrier. J'en ai deux en réserve dans la voiture.

« Un assassin prévoyant, dit-elle.

- Mais oui, dans mon genre je prémédite.

- Je suis désespérée.

- Rien à voir avec la santé ?

- Non, rien à voir. »

Je me mords les lèvres pour ne pas céder à la réplique de Toto : « Quand il y a la santé... » Sous l'effort, mon nez me démange, je le frotte, je fais une ou deux grimaces.

« Un visage de montagne, dit-elle.

- Merci du compliment.

- Et le mien, comment est-il ? se risque-t-elle à demander.

- De mariée envoyée seule à l'autel.

Plus compliqué que ça, mais c'est bon », elle ajoute mon prénom. Je ne réagis pas.

« Tu ne t'appelles pas comme ça ?

- Je m'appelle comme ça et ne gaspille pas tes forces avec des doutes, je ne te dirai pas de mensonges. »

Nous mâchons affamés, moi par ma course de la journée sur les rochers, elle par un repas sauté. Un peu de vin lui brûle les joues.

« Tu n'as plus la tête d'une mariée, mais d'une paysanne maintenant.

- Quel est ton métier ?

- J'écris des histoires et puis je les vends.

- Tu es écrivain ?

- Quelqu'un qui fait l'écrivain.

- Ton nom ? »

Je le prononce avec résignation.

« Je ne l'ai jamais entendu.

- Justement.

- Alors, tu n'es pas un assassin ? »

Je bois une gorgée.

« Le couteau, tu l'as au moins ? »

Je le sors de ma poche, je le pose sur la table, près de ses couverts.

Elle le prend, l'ouvre, le ferme. Puis elle fait le geste de se le passer sur la gorge. Elle le repose, ennuyée d'avoir fait quelque chose de drôle.

« Tu es un homme ? », et elle n'attend pas la réponse, elle bute déjà sur une pensée qui la flétrit. « Je n'y arriverai pas, dit-elle.

- Avec le baudrier et le casque rouge, demain tu y arriveras.

- Si c'est vrai, tu me sauves la vie, mais ça ne peut pas être vrai. » Et, pour se détourner un peu de ses pensées, elle ajoute : « Sauvée par un assassin »

Je suis content qu'elle ait déjà oublié mon autre qualification.

Autour de nous, des voix d'un groupe d'Allemands âgés nous aident à rester à l'écart, dans un lieu étranger.

Je prends l'air stupide qui me vient facilement et je dis : « Où avons-nous atterri ce soir, dans une brasserie près de Munich, au milieu des tilleuls ?

- Ne me fais pas voyager, ne me fais pas changer de place, je suis montée jusqu'ici pour m'enlever. Tu le comprends ce verbe : s'enlever ? Moi, je le comprends depuis peu.

- S'enlever, ça me plaît : s'enlever, s'extraire comme une dent de la mâchoire, oui, d'accord, mais si tu veux dire banalement quitter le monde, alors ça pue la moisi, c'est éculé et ça ne peut pas te servir.

- Non, c'est pour ça qu'il me faut quelqu'un qui me tue.

- Tu l'as trouvé. Demain soir, ou toi ou ta douleur, un des deux n'y sera plus.

- Affaire conclue.

- Une tranche de tarte aux pommes ? demandé-je.

- Non, c'est trop.

- Alors demain matin, insisté-je, car nous raclerons le fond de nos énergies, et pour ça il faut les avoir.

- J'ai de l'énergie de colère à revendre. - Non, celles-ci sont des toxines et tu les expulseras avec ton premier tee-shirt de sueur. Emportes-en trois. » Elle me regarde l'air sérieux pour voir si je plaisante.

« Je ne te mens pas.

- Je m'appelle...

- Ne me le dis pas. Demain soir, si tu as envie de le dire, je serais heureux de l'entendre. » Elle se vexe. Je l'ai blessée en ne recevant pas son nom Elle se lève, dit juste : « À sept heures. » Je confirme de la tête. Je ne sais pas ce qui me prend parfois de m'écarter des confidences comme un âne. Je reste assis, je regarde dehors, quel idiot, pensé-je, de quoi vais-je me mêler ? De ce que le voyage place devant toi, me dis-je agacé par ma question et veille à t'en mêler correctement. Je mets mes mains sur mon visage pour le frotter et je laisse sortir le rot contenu à outrance pendant tout le dîner. Je paie l'addition, je m'aperçois qu'elle est pour une personne. Elle a même partagé le vin.

Elle est plus fatiguée qu'hier, sept heures, ce n'est pas dans ses habitudes. Elle boit les yeux fermés dans une solide tasse, avale à grosses bouchées la part de tarte aux pommes. Je l'attends dehors où les nuages sont encore blottis sur les montagnes. Quand le soleil les brûle et qu'ils ne peuvent plus rester en bas, alors ils se sauvent en haut. Je lui donne quelques détails sur notre trajet du jour pour accompagner ses premiers pas. Elle suit les miens en haletant. En montée, j'appuie par terre un demi-

pied, la pointe et un peu plus. Ça donne plus de poussée et ça maintient le corps droit. C'est l'heure du métatarse, os de l'aller. Une heure plus tard, nous atteignons le départ de la via ferrata. J'enfile mon baudrier le premier, ainsi voit-elle comment on fait et je n'ai pas à le lui mettre. Je réduis au minimum les gestes d'intimité physique d'une journée où il nous faudra être plus proches qu'hier. Elle enfle son baudrier toute seule, je le ferme devant et je fixe la sangle avec le mousqueton. Elle devra le faire glisser le long du câble en acier qui accompagne les passages difficiles de l'ascension. Elle enfonce son casque sur sa tête sans un geste pour arranger ses cheveux. Je les regarde disparaître, plats et prisonniers. Une mèche pointe devant. L'attaque de la ferrata est brutale. On part en suivant une traversée en montée avec peu de prises pour les pieds. Je commence le premier pour qu'elle voie les premiers mètres.

Elle essaie, n'y arrive pas, glisse, reste suspendue.

« Je ne peux pas, je n'arrive même pas à partir. Laisse-moi ici, vas-y toi.

- Sans toi, je ne monte nulle part aujourd'hui. Je t'aide à démarrer. En haut, la suite est plus facile. » Je descends. Je me place derrière elle, je lui cache le vide et je la soutiens en allégeant son poids. Aussitôt elle apprend à bien appuyer ses pieds et à gagner des mètres. Sur la paroi, nous prenons la forme compacte d'un scarabée. De ses mains, elle s'accroche au câble en acier et moi je la double par-derrière. Avançant ainsi à huit pattes, nous sortons du passage et du découragement. Elle s'appuie beaucoup sur moi. Je transpire, je halète, ça marche. « Tu est bien ? » demande-t-elle pour plaisanter.

- Non, mais la traversée est bientôt finie.

- Dommage, c'est amusant, j'ai l'impression de ne pas porter de poids. » Elle le décharge dans l'anse formée par mon bassin et ma poitrine.

« Voilà, lui dis-je à la fin du passage oblique, maintenant on monte tout droit, c'est plus facile. On se met en rang, le plus petit rang du monde, deux en tout. Le scarabée se transforme en chenille, toi tu avances, moi je suis dessous, je vérifie la prise de tes pieds. Toi, pense toujours au mousqueton et au câble. »

Nous commençons ainsi la montée, à l'intérieur d'une cuvette de rochers qui rebondissent en hauteur sans montrer ni sommet ni fin.

« On ne voit pas où on arrive, dit-elle.

- Nous sommes trop bas, même au bout de deux heures de montée nous ne le verrons pas. »

Elle est svelte, elle a pris goût au mouvement, elle monte plus avec les rochers que sur le câble. Nous produisons du vide sous nos pieds. L'escalade est une fabrique de mètres sur des mètres, une accumulation d'air. Quand le câble se termine et qu'il faut franchir des passages sans être attachés pour atteindre l'ancrage suivant, elle regarde au-dessous : « C'est s'enlever, ça, n'est-ce pas ? » dit-elle. Je ne réponds pas, pour moi c'est se mettre. Se donner à la matière première minérale, la mesurer du bout des doigts, se mettre au vent, aux pierres, demander le passage à tout, même aux nuages.

Elle transpire. « C'casque me brûle le cerveau, pire que chez le coiffeur. J'aurais pu mettre des bigoudis. » Elle parle toute seule. Elle sait que je l'écoute, que je suis un mètre en dessous, mais elle se passe de moi.

Après une longue montée verticale, il y a de nouveau une traverse difficile. Cette fois-ci, elle veut la faire toute seule. Je la précède et je lui épargne seulement les

mouvements du mousqueton, pour qu'elle ne lâche pas le câble des mains. Elle a le front qui se plisse sous l'effort, une bouderie de concentration sur les lèvres. Elle ne pense à rien d'autre en ce moment, rien qu'à ces quelques mètres difficiles à franchir et c'est tout. L'escalade redevient verticale, elle reprend son souffle et nous montons à la file rapidement le long du bastion à midi.

« Elle est brave notre chenille », dit-elle. Elle est brave, elle vient de naître et elle sait déjà où aller. Aucun de nous deux n'ajoute qu'elle pourra devenir papillon. Il est sûr qu'elle aussi pense à cette repartie, mais elle se retient. Nous restons une bonne chenille, c'est ce qui compte maintenant.

Au bout des trois heures, nous sommes sur la Cathédrales, c'est le nom d'un des sommets. Nous avons sur la tête des nuages et des giclées de ciel, nous la libérons du casque. Au premier vent, la tête laisse échapper ses pensées prisonnières, l'air passe dans les cheveux, un plaisir de les ébouriffer, de les dégourdir. Nous mangeons du pain avec des carrés de chocolat. Des bouchées chargées d'appétit, vite avalées, notre haleine sent le cacao. Des oiseaux du sommet viennent toquer aux miettes avec de petits cris stridents, nous en lançons, ils les ramassent à petits sauts. Elle demande le nom des montagnes, je les lui indique, la Moiazza aussi au bout d'une balançoire de crêtes.

Elle me demande de me retourner. Elle change de tee-shirt. Pendant qu'elle est nue, le soleil ouvre boutique sur la Cathédrale, écartant des nuages mouchetés. Il réchauffe et sèche. Elle s'allonge, une ombre passe sur son visage, j'ignore si c'est le ciel ou bien une pensée : debout, sacs au dos, on continue, dis-je brusquement pour filer de là. Il vaut mieux que nos muscles ne se refroidissent pas, aujourd'hui nous ne sommes que ça. Elle obéit. Nous descendons la Cathédrale le long de ses pentes effritées par des éclats de foudre. La foudre et un enfant qui cherche l'âme des jouets à coups de marteau. Mais celle-ci n'est pas sous la croûte, si elle existe, elle est à la surface où rampe notre chenille à deux. Si elle existe, elle est dans le courant chaud qui pousse les craves vers le haut, les ailes immobiles. Et ça, ce sont des pensées de descente, elles roulent toutes seules. Elle, elle trébuche au contraire pour regarder autour, j'entends ses semelles gratter le pierrier, elle glisse derrière moi, je me retourne et je l'arrête d'un bras : « Regarde par terre et fais des pas courts en descente, comme ça si tu rates une prise, tu la retrouves, à pas courts, de chenille. – Bien chef. »

Et ainsi va le jour à travers crêtes, descentes, remontées, passages en traversée sur des petites côtes de traces à peine dessinées sur la ligne du vide. Aujourd'hui elle y arrive, aujourd'hui est un jour de priorité à la vie. Si elle veut quelqu'un qui la tue, il n'y a qu'à sauter, il suffit du faux pas. Aujourd'hui c'est tour de vie, parcours à compéter nettement sans erreurs, aujourd'hui nous sommes des cavaliers sans selle de nous-mêmes. La prairie a seulement changé d'inclinaison, devenant muraille.

Sur le sommet de la Moiazza, elle retire son deuxième tee-shirt, elle met le troisième sans me prier de me retourner. Je regarde d'un autre côté, je lorgne à l'ouest d'où arrive l'orage, quand il arrive. D'habitude, une virgule de noir, plus tache que nuage, l'annonce, mais aujourd'hui non, seules des grappes de condensation flottent sur les montagnes.

Ses gestes sont devenus plus lourds de fatigue, elle enlève ses souliers, elle est fatiguée, sans épine de tristesse, seulement fatiguée. Son ombre va et vient, bat au vent, disparaît. Nous restons un moment sur le sommet, reprenant des forces pour le chemin du retour. Puis un passage sur un fil de crête, deux vents de montée venus des versants opposés s'en prennent à notre équilibre, nous donnent des bourrades. Nous serrons notre chenille, ses mains appuyées sur mes hanches, son mousqueton accroché au mien. Le jour pointe en descente, nous le suivons en perdant de l'altitude sur le long trajet qui nous ramène en arrière par une autre voie. Les pas courts se détendent sur de meilleures traces, plus faciles, nous mettons quelques mètres entre nous. En descente, j'oublie. Je retourne au panier d'où je suis sorti. C'est l'heure du talon, os du retour, c'est à lui d'appuyer le pas qui ramène en arrière. Et ça, c'est s'enlever.

Nous arrivons en silence au refuge. Dix heures de balade sont passées et nous sommes vides. Se laver et se mettre à une table pour reprendre des forces. Nous nous retrouvons sur les mêmes chaises que le soir précédent, après une friction à l'eau froide. L'eau chaude a été consommée par ceux arrivés plus tôt. Elle est dans une bonne laine, elle a froid. Je porte ma chemise à carreaux et je bois lentement un grand verre de bière. Nous ne disons rien. Elle sourit à quelques bouchées qui lui plaisent. À un bon degré de chaleur et de satiété, elle demande à quoi je pense. « Aux montagnes de demain. » Elle a un bâillement qui me fait sourire.

« Merci », dit-elle.

En réponse, je la regarde.

« Je n'étais jamais montée sur un sommet en l'escaladant. »

Que de choses ai-je à dire, souffler aussi sur la gratitude qui est dans les fatigues propres, que de choses pour m'approcher. Aucune ne passe, je reste les poings fermés, je baisse les yeux. Elle se lève, pose un baiser sur ma tête en la tenant entre ses mains, « Bonne nuit », dit-elle.

Le jour suivant, je pars à la première lueur, je change de col et de vallée à la recherche d'une autre ascension à quatre pattes. Je lui laisse un mot : « Ne lave pas tes trois tee-shirts mouillés de sueur. Jette-les, c'est de l'eau qui a coulé. »

Et maintenant j'écris. À la place de tout autre chose possible j'ai en substitution, comme reste, l'écriture. Quel con !

*tiré de* **Le contraire de un**  
*Erri De Luca*  
*Gallimard*